

PEURS DE LA NATURE ET RUPTURES SOCIALES : QUELLES RELATIONS ? VERS UNE CONVERGENCE DES THÉMATIQUES ET DES LUTTES ENVIRONNEMENTALES ET SOCIALES.

Une publication de l'Institut d'Éco-Pédagogie

THÉMATIQUES

- Emotions (peur)
- Identité
- Intersectionnalité

POUR ENTAMER LA RÉFLEXION

- Quel lien puis-je deviner entre peur de la nature et peur de l'inconnu ?
- La peur est-elle nécessairement une émotion négative ?

POUR CITER CETTE ANALYSE

Tondeur, K., « Peurs de la nature et ruptures sociales : quelles relations ? Vers une convergence des thématiques et des luttes environnementales et sociales », in "Analyses", Productions de l'Institut d'Éco-Pédagogie (IEP), Novembre 2018.

À PROPOS DES ANALYSES

Les analyses de l'Institut d'Éco-Pédagogie (IEP) sont autant de prises de position qui reflètent la diversité des points de vue au sein de l'association. Elles ont pour objectif de susciter la réflexion et le débat et se veulent un soutien à l'action.

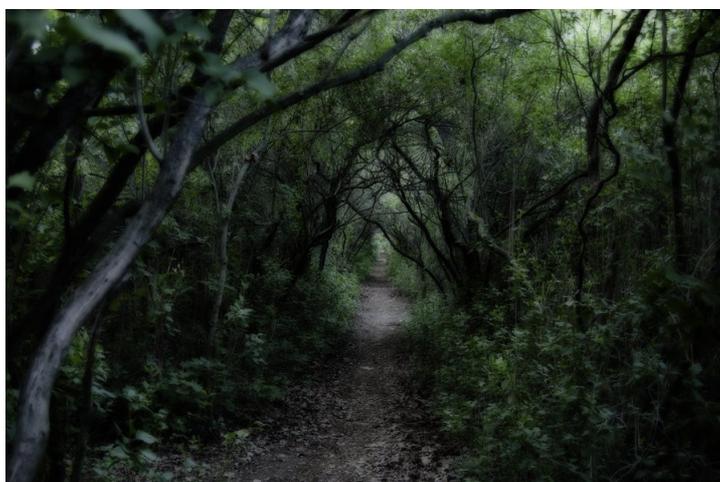


Institut d'Éco-Pédagogie
Rue Fusch, 3
B 4000 Liège Belgique

<http://institut-eco-pedagogie.be>
Tél : +32 (0)4 2509584
Email : info@institut-eco-pedagogie.be

Si l'importance d'un phénomène se mesure au nombre de mots qui existent pour le décliner, alors la peur occupe sans nul doute une place fondamentale dans notre société. La trouille, la crainte, la frousse, l'effroi, la pétoche, la panique, la terreur, la hantise, la frayeur, l'inquiétude, l'épouvante, le frisson, l'horreur, la couardise, les chocottes et la poltronnerie, en voilà un attirail de variations pour une même émotion. Et je suis sûr que vous en connaissez d'autres...

La peur de la nature est une problématique connue des acteur·rice·s de l'Education relative à l'Environnement (ErE)¹. S'il existe une émotion qui a fait couler beaucoup d'encre dans le secteur, c'est bien celle-là². Et l'importance du problème se donne à lire, cette fois, dans l'incroyable diversité des objets ou sujets de la nature qui semblent capables de déclencher, chez l'humain, une réaction apeurée. La bien connue peur des loups, bien sûr. La peur des araignées et des souris. La peur des abeilles. La peur des tiques qui peuvent transmettre la maladie de Lyme. La peur de la forêt ou celle de s'asseoir par terre. La peur des fonds marins. La peur de tout ce qui grouille, bourdonne, serpente, bave, rampe, se faufile, s'enroule et se tortille en autant de circonvolutions par trop éloignées des repères anthropiques. La peur du noir et des sous-bois ou celle, enfin, de la mort. La liste est potentiellement infinie. Et d'autres peurs encore n'en impactent pas moins, à coup sûr, l'action de l'ErE. Parmi celles-ci : la peur d'apprendre, la peur de soi et la peur des autres, la peur du changement ou de la vérité ; jusqu'à la peur d'avoir peur ! Même si, dans ce dernier cas, on se rapproche sans doute plus de ces peurs irrationnelles qui se répètent en dépit de l'absence d'une menace imminente...ce sont les *phobies*.



Pourtant, malgré cette presque invariable présence de la peur dans les animations ErE, prend-on réellement le temps de se demander ce que c'est, justement, *la peur* ? On en connaît intuitivement quelques manifestations physiques : altération du rythme cardiaque, transpiration, gorge sèche, teint blême, montée d'adrénaline et chair de poule, par exemple. Des traits que l'on retrouve à différents endroits du globe et tout au long de l'histoire humaine. La peur, émotion essentielle car intimement

1 L'IEP y a consacré une brochure (<http://institut-eco-pedagogie.be/spip/spip.php?article27>) et un dossier pédagogique (<http://institut-eco-pedagogie.be/spip/spip.php?article26>).

2 Voir, par exemple, Terrasson, François, 1997. *La peur de la nature*. Paris : Sang de la terre.



liée à l'instinct de survie de celui ou celle qui face au danger (réel ou perçu) se fait discret, prend la fuite ou agresse, a tout de l'universel.

La peur vue par les historiens et les ethnologues

Les historiens et ethnographes invitent cependant à dépasser cette vulgate. Tout d'abord, dit l'historien George Vigarello, parce que l'histoire des affects montre que chaque émotion varie dans le temps selon une série de critères, tels que l'intensité avec laquelle elle est déployée, le sens qu'on lui accorde ou encore le contenu qui la déclenche (le courroux des dieux que craignaient les grecs anciens est moins susceptible d'inspirer la peur dans notre société sécularisée, par exemple)³. En fait, rappelle l'historien, c'est la définition même du mot « émotion » qui se transforme au cours des siècles. Au Moyen-Âge, le mot n'existe tout simplement pas en Occident. Il apparaît au 16^e siècle et renvoie alors à un choc, un mouvement physique provoqué par une stimulation extérieure (émouvoir, du latin *ex movere*) et dépourvu de toute dimension psychologique « intérieure ». C'est au fil des siècles et en réponse à la complexification de l'organisation sociale que cette dimension intérieure va prendre plus de place et se complexifier elle aussi. Petit à petit s'enrichit le spectre des émotions qui ne se vivent plus uniquement dans l'instant mais aussi dans la durée : à la tristesse s'ajoute désormais le regret et les remords, au choc, le trauma, etc. De même que se diversifient les objets de l'émotion et que se développent les sciences de l'âme (comme la psychologie et la psychanalyse) ; conférant toujours plus d'épaisseur à l'affect et à la « sphère intérieure » dans la vie de l'individu.

Dans chaque culture comme dans l'histoire, la peur – quand elle s'exprime – se conjugue au pluriel. Les ethnologues (Judy-Ballini et Voisenat 2004 : en ligne) rappellent ainsi que certaines peurs (ou inversement, l'absence de peur) peuvent être encouragées et valorisées quand d'autres sont peu avouables et pointées du doigt. Qu'on pense dans le premier cas à la crainte de dieu dans la religion chrétienne ou, dans le second, à la couardise sur le champ de bataille. L'étude des relations culturelles montre également, et c'est important, qu'il n'existe pas chez l'être humain d'« état émotionnel neutre » et que la peur n'est pas nécessairement l'envers négatif de la joie et du plaisir. Certains groupes sociaux ont même institutionnalisé la peur, que ce soit dans des sphères bien délimitées où l'on joue à se faire peur ou que la peur y ait « pénétré la mémoire sociale jusqu'à devenir une 'condition chronique', un 'mode de vie', une 'culture' relevant d'une certaine normalisation et justifiant à son propos l'expression terrible de '*routinization of terror*' ». Ainsi, par exemple, dans les franges paysannes pauvres du Pérou où « vivre dans un état d'insécurité s'entend comme une manière tout compte fait rassurante de rester fidèle à ce qu'on est quand on n'a rien ; [...] Pour tout dire : un devoir social » (Judy-Ballini et Voisenat 2004 : en ligne).

J'ai peur donc je suis : la fonction identitaire des peurs

Ce que nous disent les historiens et les ethnologues, finalement, c'est qu'au-delà de leur fonction biologique de survie de l'espèce, les peurs peuvent occuper dans la construction, le maintien et la transformation des sociétés humaines des fonctions aussi diverses que variées (ludiques ou

³ <https://www.youtube.com/watch?v=FskPHAOJeOI>

politiques par exemple). Mais aussi et surtout que les peurs touchent à quelque chose de fondamental qui relève de l'identité culturelle et sociale d'un groupe ou d'un individu puisque « l'expérience d'une même manière de sentir permet aux membres d'une communauté particulière de penser leur identité collective » (Jeudy-Ballini et Voisenat 2004 : en ligne). La peur permettrait de tracer une ligne de partage entre le « eux » et le « nous ». Entre d'un côté celles et ceux dont on n'a rien à craindre et, de l'autre, celles et ceux d'où pourrait venir une menace.



Peurs de la nature et ruptures sociales : quel point commun ?

Pour le naturaliste François Terrasson (1997), c'est précisément ce rôle identitaire de la peur – qui est lié, finalement, à la peur de l'altérité – qui permettrait de comprendre les multiples peurs de la nature comme une seule et même peur de l'organique dans une société qui fait l'apologie du béton, du métal et des villes quadrillées : « l'homme a tendance à détruire ce qui lui fait peur, ce qu'il sent étranger, à demander plus d'aménagement, à condamner les ronces et les serpents » (Terrasson 1997 : 37-38). À repousser, donc, tout environnement qu'il n'a pas lui-même façonné.

Mais de ce premier constat il en tirait un second. À savoir qu'il existerait un lien entre le traitement qu'une société réserve à la nature et la place qu'elle laisse aux femmes, aux enfants, aux vagabond·e·s ou aux vieillard·e·s – et on rajouterait volontiers aux fous, aux folles et aux étranger·e·s – injustement jugé·e·s comme plus proches d'un état de nature et qu'il serait dès lors légitime de patronner, d'éduquer, d'interner, de coloniser. Bref, de dominer.

Si la première affirmation de ce penseur de terrain est largement acceptée et intégrée en ErE, la seconde, celle qui l'amenait à dénoncer l'existence d'une idéologie dominante (qui n'est autre que la pensée des dominants) qui classe les êtres vivants en « bien » ou en « mal », en « civilisé » ou en « barbare », est moins discutée. Il est vrai qu'elle mériterait certainement d'être raffinée ; notamment parce que les structures affectives et morales qui régissent les sentiments de peur ne sont pas rigides et homogènes mais plutôt fluides, traversées de tensions et de contradictions, qu'elles changent et se négocient au gré des situations, etc...

Conclusions

Pour rassurer et se rassurer en animation, certaines conclusions viennent directement à l'esprit. À commencer par le fait que la peur n'est pas nécessairement une émotion négative. Car la peur



produit. Elle suscite des réflexions, provoque des exclamations et des comportements et oriente même certaines décisions sociétales. Comme toute émotion, la peur est avant tout la marque d'un intérêt car on ne s'effraie pas de ce qui nous laisse indifférent. Qu'il soit abeille ou vieillard inconnu au nez trop crochu, l'objet ou sujet déclencheur de nos craintes provoque avant tout chez nous – et pour reprendre l'étymologie du mot explorée ci-dessus – un *déplacement*. Dans une certaine mesure et selon le degré de peur ressenti, nous en voilà donc bouleversé. Or, n'est-il pas meilleur apprentissage que l'apprentissage pratique ? Et tout déplacement émotionnel n'est-il pas l'occasion de réfléchir ensemble à son origine comme à sa signification ? « Pourquoi ai-je peur de ce qui ne m'est pas totalement identique ? » est une question primordiale qui, plus que jamais aujourd'hui, mérite toute notre attention. N'ayons donc pas peur d'avoir peur et que chaque rencontre avec l'inconnu et le différent alimente nos réflexions et enrichisse notre quotidien !

Toutefois, ces premières remarques restent peu engageantes sur le plan collectif. Car en prolongeant Terrasson, force est de remarquer ceci : si on reconnaît la peur de la nature comme une peur de l'altérité, alors on est bien obligé de reconnaître que la peur de la nature, le racisme, la misogynie ou encore l'homophobie (mais aussi la grossophobie, le mépris de classe, etc.) sont des problématiques interreliées dont l'issue est – au moins partiellement – commune. Il existerait donc un lien, une intersection entre le combat écologique et celui pour les droits des LGBTQ+⁴. Il existerait un terrain fertile où pourrait se retrouver l'Éducation relative à l'Environnement et celle pour l'accueil digne et humain des réfugié·e·s ; une plateforme partagée entre la défense d'une nature spontanée et le droit à l'autodétermination de toutes et tous. Non pas parce que ces groupes partageraient *naturellement* une identité commune marginale, mais parce qu'ils ont en commun le fait que leur ait été assigné une position sociale marginale ensuite *naturalisée*.

Notre cheminement de pensée nous aura amené bien loin, finalement, des petites peurs de la nature à mille- ou zéro patte(s). Et les dernières conclusions posées ici, la nécessaire convergence des thématiques et des luttes environnementales et sociales surtout, appellent à des conclusions et pistes de travail concrètes et mobilisatrices. À vos crayons, à vos stylos !

Kim Tondeur
Chargé d'analyse et de rédaction
Institut d'Éco-Pédagogie
kim.tondeur@institut-eco-pedagogie.be

Pour aller plus loin :

Institut d'Eco-Pédagogie, 2010. *Les peurs de la nature. Pistes de réflexion et pistes pédagogiques.*

Liège : Institut d'éco-pédagogie asbl.

URL : <http://institut-eco-pedagogie.be/spip/IMG/pdf/peur-nature.pdf>

⁴ LGBTQ+ est un acronyme qui fait référence aux personnes s'identifiant comme lesbiennes, gaies, bisexuelles, transidentitaires ou queer. Le + inclut les autres identités et orientations.



Institut d'Eco-Pédagogie, 2010. *Le pays des Zorribles*. Liège : Institut d'Eco-Pédagogie asbl.

URL : <http://institut-eco-pedagogie.be/spip/IMG/pdf/zorribles.pdf>

Jeudy-Ballini, Monique et Claudie Voisenat, 2004. « Ethnographier la peur », *Terrain*, 43, en ligne. Consulté le 09 Juin 2018.

URL : <https://journals.openedition.org/terrain/1803>

Terrasson, François, 1997. *La peur de la nature*. Paris : Sang de la terre.

Vigarello, Georges (ed.), 2016. *Histoire des émotions*. Paris : Seuil.